

# FÊTE



Arnaud Pirault & le Groupenföction

Un homme seul. Au fond du plateau, au lointain. De dos. La lumière s'allume lentement. Il se retourne et nous regarde. Un par un. Il faudra le temps de ça.

De la fumée. Des machines à fumer. La fumée se dissipe, puis disparaît.

De la musique commence. C'est «Let it happen» de Tame Impala. La chanson durera environ 40 minutes (c'est Rubin Steiner qui va la refaire pour la pièce).

L'homme seul se laisse gagner par le désir de danse. Il nous regarde encore. Et il danse. Il ne nous regarde plus, mais nous adresse sa danse.

Il avance. Très lentement. Presque imperceptiblement.

Les lumières changent. La lumière change. La lumière change. Les lumières changent. La lumière change, etc... On verra tout, et puis des fois on ne verra rien (pendant deux secondes, ou sept), et puis on verra trop, et puis on verra tout, etc...

Ça le fatigue de danser. Ça fatigue la danse. Il s'arrête. Récupère. Et reprends où il en était. Il danse à tue-tête. A tue-corps ? Un truc comme ça.

Les lumières changent.

La chanson se termine. Elle s'arrête. Ça fait environ 40 minutes. Les lumières ne changent plus trop, ou alors de manière imperceptible. Mais lui ne s'arrête pas. Il continue. A tue-corps. Il porte un laryngophone. On entend plus que le son de son souffle, amplifié par le laryngophone. Il avance. Presque imperceptiblement.

Il est maintenant au bout du plateau. Devant. A l'avant-scène. Il s'arrête de danser. Epuisé. On n'entend que sa respiration. Il récupère. Tente de reprendre son souffle. Il ne nous regarde toujours pas.

Sont projetées sur le mur du fond, des paroles de la chanson :

*Let it happen (5 secondes, et disparaît)*

*Let it happen (5 secondes, et disparaît)*

*Maybe I was ready all along (5 secondes, et disparaît)*

*Maybe I was ready all along (5 secondes, et disparaît)*

Un temps.

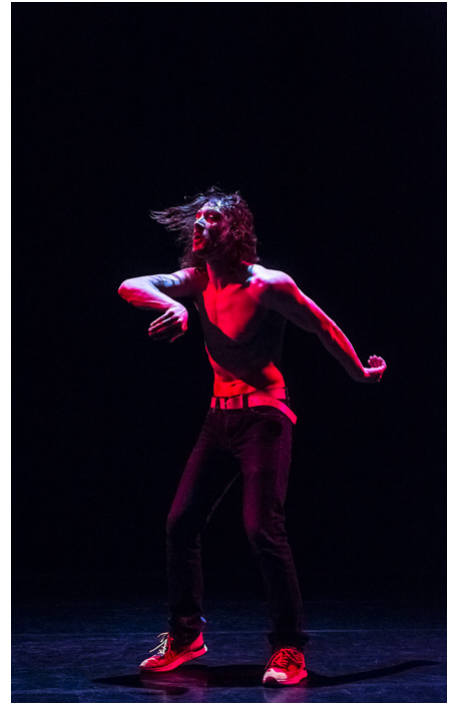
Il se met à chanter dans un murmure, le refrain de la chanson. Dans l'essoufflement, le murmure est tremblotant, vacillant, précaire, fragile (donc puissant).

Il s'arrête. Remet ses cheveux tombant devant son visage, derrière. On dirait qu'il se recoiffe ringardement. Nous regarde. Un par un. Il faudra le temps de ça.

5 enfants/adolescents (ou plus) (entre 10 et 16 ans) entrent au plateau, le rejoignent devant. Pas en ligne, on trouvera.

Ils nous regardent. Un par un. Et murmurent avec lui le refrain de la chanson. Comme une chorale fragile, donc puissante.

Noir.



Moment privilégié, toujours attendu avec impatience, qui se trouve moins à l'intérieur du temps social qu'à ses marges. Soustraite au temps de la production, elle aura lieu la nuit ou bien à ces dates du calendrier qui, marquant la jonction de deux périodes bien déterminées, n'appartiennent en propre à aucune. Aussi est-elle propice à la mise en relation de ce qu'il faut ordinairement séparer : les classes sociales, les sexes, les âges, voire les vivants et les morts, l'humain et le divin, le social et la nature.

Seulement, il y a finalement là moins confrontation, rencontre, dialogue, que dissolution provisoire. L'individu lui-même, libéré de son rôle social, est davantage sommé de s'étourdir et de se fondre dans l'indivis que de s'exprimer. Au verbe se substitue la frénésie, la jouissance, le vertige.

Oscillant entre le rituel et l'anarchie, la fête n'annonce pas un ordre nouveau, elle n'est pas la révolution. Elle est plutôt une parenthèse à l'intérieur de l'existence sociale et du règne de la nécessité. Elle est aussi ce qui peut conférer une raison d'être à la quotidienneté, d'où la tentation de multiplier les occasions de fêtes.

Temps libéré des conventions, mais aussi des nécessités de la production et du travail, la fête se doit d'être foisonnement créateur, exploration de tous les possibles, au moins symboliquement.

Elle est en partie liée avec l'art, la danse, le jeu. Elle est encore ce temps où la spontanéité est non seulement permise, mais obligatoire. Seulement, le caractère parodique de la fête joue le rôle d'un garde-fou à l'égard des pulsions ; et sa tonalité bon enfant indique qu'elle n'abolit l'ordre social que pour mieux permettre au groupe de se retrouver, indépendamment des rôles constitués.



© Pascale Collet - avec Guillaume Clouet  
Semaine 2, CDCN Le Pacifique

La fête est encore frénésie parce qu'elle est inscrite dans un temps limité, qu'il faut donc se hâter. Le temps de la fête est le présent : pure dépense, la fête injurie l'avenir et l'économie. En effet le plaisir n'est pas rapport à l'avenir, il n'est pas utile, mais il est sa propre justification. Il ne renvoie donc pas à un horizon temporel. La jouissance est déjà engloutissement du temps et de la signification, étourdissement. Si l'on consomme beaucoup pendant une fête, et gratuitement, ce n'est pas par avarice, mais tout au contraire parce que la peur de manquer plus tard est abolie, et que l'insouciance est de rigueur. La dimension économique est suspendue pendant la fête. Elle est tout le contraire d'un investissement, puisque tout ce temps et toutes ces richesses s'y engloutissent d'un coup.

Le présent pur caractéristique de la fête ne signifie pas seulement qu'elle est évasion du quotidien, intense exploration d'autres possibles, ou impossibles, que la réalité quotidienne. Il s'agit de s'engloutir dans le présent. La fête est donc une sorte d'anéantissement périodique de la société, une chute dans le puits sans fond du présent. Elle n'est alors gaspillage gratuit qu'au sens économique, pas au sens politique.

Elle est alors la condition du sentiment d'appartenance à une même communauté. Mais elle permet aussi de changer la tonalité de nos relations, souvent très formelles, avec ceux-là mêmes que nous fréquentons quotidiennement : ils y perdent leur apparente unidimensionnalité. Peu importe d'ailleurs que l'on ne retrouve jamais les inconnus rencontrés lors de la fête ; l'on a du moins fait partie d'une foule, l'on s'est approché du cœur vivant de la communauté. L'instant de la fête est négation du temps de la société.

Elle est aussi ré-jouissance, appropriation charnelle d'entités aussi diffuses qu'une victoire, une nation, ou un nouveau millénaire !

Guillaume Clouet sera sur le plateau, mais il n'est pas interprète. Il dansera, parce que je l'ai vu danser la nuit dans des fêtes, et j'avais envie de le mettre sur le plateau.  
Sa danse sera intacte. C'est une sorte de ready made.  
La pièce pourra faire l'objet d'un dispositif : d'autres interprètes que Guillaume pourront faire l'expérience de FÊTE, un one shot, toujours choisi.es par Arnaud Pirault.

Un atelier de 3 heures est prévu avec des enfants/ados de 8 à 14 ans, la veille de la représentation.  
Leur nombre dépendra de la taille du plateau, entre 5 et 8 enfants/ados.  
Ils seront recrutés par la médiation de la structure accueillante.

Création en mars 2020  
Festival Le Grand Bain, Roubaix

Réalisation **Arnaud Pirault**  
Scénographie **Andrea Baglione**  
Interprétation **Guillaume Clouet**  
Lumières **François Blet**  
Musique **Rubin Steiner**  
Vidéo **Alizée Honoré**  
Production/développement **Marie-Laure Menger**

spectacle de théâtre  
Durée prévisionnelle 58 minutes

coproduction **CDCN Le Pacifique (Grenoble), CDCN Le Gymnase (Roubaix), Le Volapük (Tours).**

crédit photo couverture Andrew Miksys

*Je vais être enfin dans le désœuvrement, qui n'est pas l'apathie dépressive où je tombe parfois, ni le dégoût hautain du «à quoi bon», ni l'aboulie je ne fous rien, encore moins la presque mort du mélancolique. Qui n'est pas non plus le désormais fameux «lâcher prise» dont se sont engoués nos nouveaux managers, devenus agents d'ambiance, dans l'idée de faire davantage trimer les trimeurs mais sans qu'ils s'en aperçoivent.*

*Or, il semble que nous avons perdu le sens du désœuvrement en même temps que celui de la fête, les deux, selon le philosophe Agamben, indissolublement liés.*

*Et nombreux sont ceux, de Caillois à Muray en passant par Debord, qui ont annoncé que la fête était finie, foutue. Ou du moins qu'elle était à son crépuscule. Que sa puissance de rupture, son exubérance, ses débordements (qui pouvaient conduire une foule à prendre d'assaut la prison de la Bastille), que sa force contestatrice, la consommation, les excès à quoi elle appelait avaient lentement disparu. Que privée de transcendance, elle n'était plus qu'une vulgaire opération marchande. Qu'elle s'était dévoyée, affadie, trivialisée, «disneylandisée» (le mot est de Muray), réduite, misérable, à quelques jours chômés dont le nombre allait s'étriquant avec la perte des dimanches. Que son mouvement, qui consistait à arracher les hommes à leur îlot de solitude pour les jeter dans un vertige collectif au terme duquel ils se vivaient comme un seul corps, comme une seule unité vivante, que ce mouvement s'était affaibli jusqu'à n'être qu'une caricature. Qu'elle n'était plus qu'un simulacre pour amuser la galerie des affligés. Qu'elle ne servait plus qu'à apaiser notre chagrin de voir nos vies amoindries.*

*Or, la fête, non pas la noire, mais l'autre, celle, rêvée, utopique, qui inviterait au désœuvrement et à des façons plus intenses de vivre et d'être liés, nous la désirons tous, absolument et sans réserve, ça s'entend de toutes parts ces temps-ci. Nous la désirons tous parce que nous sommes tous des enfants interminables. Parce que nous aimons tous réaliser des choses qui ne servent à rien. Parce que nous éprouvons tous «un rapace besoin d'envol» et sommes creusés par d'autres faims que des faims matérielles. Parce que nous souhaitons tous, ne serait-ce qu'un jour ne serait-ce qu'une heure, nous soustraire aux affaires sérieuses, aux raisons efficaces, à l'enchaînement morne du quotidien, aux besognes épuisantes quand elles ne sont pas horribles, à l'ordre qui nous soumet et nous isole, afin de retrouver, ne serait-ce qu'un jour ne serait-ce qu'une heure, le goût de cette liberté plus ou moins tumultueuse qui nous rappelle à la vie.*

*Nous désirons tous, absolument et sans réserve, retrouver ce goût qu'on dit perdu. Est-ce encore possible ?*

*Danser n'est pas remuer son corps, mais le rendre à sa grâce, en le libérant des gestes utiles qui le plombent.*

*S'il m'est aisé de faire aujourd'hui cet éloge du désœuvrement, c'est que des raisons médicales m'y ont en quelque sorte contrainte (au désœuvrement) durant plus d'une année. Prétendre que ce fut une fête serait un peu exagéré. Je peux affirmer cependant que, la santé recouvrée, c'est un ressac de forces qui m'arrive. (On me signale qu'il existerait d'autres moyens, moins onéreux, de parvenir au même résultat.)*

Lydie Salvayre





© Zoé Bennet - avec Guillaume Clouet  
*Semaine 1, le Volapük*

production@groupenfonction.net